



AGNÈS JÉSUPRET

Les os noirs



**La Tunisie à la croisée
des souvenirs**



Au crépuscule de sa vie, Clara Ignorante raconte avec nostalgie l'histoire de ses grands-parents siciliens arrivés en Tunisie pour fuir la misère. Sur cette terre que tous se sont appropriée – colons français, migrants italiens, occupants allemands – sa famille connaîtra la prospérité puis la déchéance. Et de cette terre seront exhumés les os de son père devenus noirs, preuve d'un empoisonnement. Vengeance, trahison ou malédiction? La narratrice qui écoute Clara tente de démêler les fils de sa mémoire, quitte à en exhumer aussi les secrets. Dans ce premier roman envoûtant et documenté, Agnès Jésupret recolle les morceaux d'un destin fracturé par les aléas de l'Histoire.

AGNÈS JÉSUPRET vit à Marseille. Depuis plusieurs années elle met sa plume au service des souvenirs des autres et se définit elle-même comme une « biographe anonyme pour des gens qui le sont tout autant ». *Les Os noirs* est son premier roman.

Agnès Jésupret

Les os noirs



Liana Levi

« Une vie, ce n'est pas une succession de faits à l'état brut. »

Manou Pauwels

*À tous les migrants du monde,
à ceux qui les écoutent et les accueillent.*

Je vous maudis

Tout est arrivé par la faute de cette femme. Tout. C'est par elle que le malheur est venu. Je me souviens de ses longs cheveux gris, secs comme du crin, et aussi des veines de son cou qui semblaient prêtes à éclater. Mon père lui demandait de partir, mais elle ne voulait pas. Elle respirait très fort et très vite. Il lui a répété qu'il avait donné l'argent et que la maison était à lui maintenant. J'ai fermé les yeux et, quand je les ai rouverts, la vieille femme était toujours là. Elle a supplié mon père une dernière fois, puis elle est devenue folle. Elle se griffait les joues en gémissant. J'étais terrorisée. Puis elle s'est mise à crier en se tournant vers moi. J'ai eu comme un coup au cœur. J'avais six ans, mais même après toutes ces années, je pense souvent à ses yeux en feu et à ses paroles malfaisantes. Je n'ai jamais oublié.

La maison que la vieille femme ne voulait pas quitter est devenue la nôtre. Elle se trouvait au milieu de la rue des Eucalyptus à Grombalia, à quarante kilomètres de Tunis. Mes parents l'appelaient «la villa». Elle était très belle, avec une grande véranda devant et, derrière, un fabuleux jardin dans lequel mon père a mis deux gros moutons, un cochon et des poules. Je ne sais pas si elle existe encore aujourd'hui. Elle était déjà ancienne quand nous nous y sommes installés et beaucoup de choses ont été détruites lorsque les Français ont quitté la Tunisie. La rue des Eucalyptus sortait de la ville pour rejoindre un chemin de terre qui allait jusqu'à Hammamet et continuait ensuite vers Sousse,

plus au sud. J'imagine que de vraies routes ont été construites depuis.

J'aimais beaucoup ma vie là-bas. Ma mère faisait des confitures avec les fruits des arbres que mon père a plantés juste après notre arrivée: des abricotiers, un pêcher, un amandier, un mûrier énorme. Le boucher venait chez nous une fois par an, le jour où on tuait le cochon. Il remplissait des boyaux de chair à saucisse. Mon père était fier de sa villa, de son jardin, de ses bêtes. Ses parents à lui avaient quitté la Sicile avec des trous dans les poches, la peau sur les os et de la terre sous les ongles.

Nous avions un chien, Lola. Une chienne en fait. J'y étais très attachée. Un matin, je me suis levée, je l'ai appelée, elle n'est pas venue. Ça ne lui ressemblait pas, je l'ai cherchée dans le jardin, j'ai vu une masse noire sous l'abricotier. On ne distinguait ni la tête ni les yeux. Je l'ai appelée encore et je l'ai secouée un peu, mais elle n'a pas bougé. Mon père n'était pas là. Ma mère, je ne sais pas. C'est étrange, parce qu'elle était tout le temps à la maison, mais ce matin-là, je ne crois pas. Ma grand-mère a accouru quand elle m'a entendue crier. Elle a observé la boule de poils, elle l'a touchée et elle est allée chercher une pelle en silence. Elle a creusé, elle a mis Lola dans le trou. Quand mon père est revenu, elle lui a dit que la chienne était morte et qu'on l'avait enterrée. Mon père a demandé: Morte de quoi? et ma grand-mère a répondu: De vieillesse. J'étais petite, mais je savais bien que c'était faux. Lola n'était pas morte de vieillesse.

Quelques mois plus tard, ce sont les moutons qu'on a retrouvés raides, les yeux grands ouverts sur rien. Ils n'avaient pas de blessure, pas de sang, mais sous la mousse de la laine, leurs corps étaient tout froids. Puis ça a été le tour de Pierrot, mon petit frère... Seigneur, un enfant qui avait à peine dix ans! Et quand mon père a été retrouvé sur sa paillasse, dans la cellule de sa prison, il a bien fallu se rendre à l'évidence: lui non plus n'était pas mort de vieillesse. Il avait quarante-cinq ans. On

l'avait empoisonné. Comme les moutons, comme Lola, comme Pierrot.

*

Pierre Ignorante avait tout de suite aimé l'allure de cette maison. Grande, dans le style européen, bâtie de plain-pied, solide, élégante. Il fallait envisager quelques travaux, mais la vie serait douce entre ces murs. Caterina, sa femme, avait été impressionnée. Elle avait songé aux tâches ménagères que ça impliquait, d'habiter une villa comme celle-ci.

La maison n'était pas à vendre et, pourtant, Pierre Ignorante était allé frapper à la porte, on lui avait ouvert et il avait souri en annonçant sans préambule qu'il souhaitait se porter acquéreur de l'habitation. L'homme devant lui, hébété, n'avait pas réagi. La maladie avait commencé à lui ronger la peau du visage et des mains, ses yeux perdus s'étaient déjà presque éteints. Une chemise claire maculée de graisse sortait de son pantalon sombre remonté jusqu'aux côtes.

Une vieille femme s'était avancée dans l'encadrement de la porte, lui avait intimé l'ordre de retourner dans son fauteuil. Les cernes sombres, le voûté de son dos malingre, le triste tissu de sa robe, tout en elle avait irrité Pierre Ignorante, mais l'avait conforté dans l'idée qu'il n'aurait aucun mal à obtenir ce qu'il voulait. Il avait sorti de sa poche une liasse de billets, les avait comptés devant la bonne femme, avait saisi sa main glaciale et lui avait flanqué le paquet dans la paume. C'était un acompte, une manière de signifier que l'accord était conclu. L'étoffe de sa robe était trouée, elle pourrait s'acheter des vêtements neufs. Son mari était souffrant,

l'argent servirait à le soigner. Alors qu'il énumérait l'ensemble des choses concrètes qu'une telle somme rendait possibles, la femme l'avait regardé avec une expression opaque, puis d'un coup, ses épaules s'étaient affaissées un peu plus et Pierre Ignorante avait vu, dans les pupilles de son interlocutrice, poindre une lueur. Il avait raison, cet acheteur inconnu : un appartement confortable à Tunis, près de l'hôpital, serait plus adapté. Il avait voulu visiter l'intérieur de la maison. La hauteur des plafonds, l'humidité des pièces, les murs décrépits : tout ça n'était pas bon pour le malade.

Les papiers avaient finalement été signés deux jours plus tard et le reste de l'argent donné, mais la veille de l'emménagement, alors même que la maison avait déjà été vidée, l'ancienne propriétaire avait été prise de remords. Comme réveillée brutalement d'un mauvais rêve, elle était venue trouver l'acquéreur avec les sommes versées. Dans un premier temps, Pierre Ignorante, sidéré, n'avait pas compris pourquoi la femme se tenait là, la chevelure hirsute, le cou tendu et le dos accablé. Toute la pulpe de son visage semblait avoir été aspirée par un démon malveillant. Et dans ses mains jaunies par les ans, les billets tremblaient de fureur et de honte. Chez Pierre Ignorante, l'étonnement avait fait place au désagrément, puis à la colère. L'affaire avait été conclue, rien ne justifiait qu'on revienne dessus. Pour lui, la parole donnée était précieuse. C'était un homme droit, honnête, un homme de valeur qui entendait que chacun de ceux à qui il avait affaire le soit également. Il s'était montré intransigeant. La vieille avait supplié, expliqué, argumenté, s'était excusée, puis avait fini par cesser ses jérémiades, les joues chiffonnées, les cheveux fous, prête à repartir avec son argent de papier et ses remords.

Pendant toute la scène, Clara s'était tenue prostrée derrière son père. La bonne femme avait fait mine de partir mais, dans la rue, elle s'était soudain retournée. Son visage congestionné s'était froissé, elle avait plissé ses paupières sur ses yeux affreusement tristes, boueux comme un marécage. Elle était revenue sur ses pas et avait planté son regard furieux dans celui du père de Clara. Cette maison qu'il voulait garder, lui prendre de force, son mari l'avait autrefois construite de ses mains. Son mari qui allait bientôt mourir. Il ne comprenait donc pas? Elle avait cru qu'il serait mieux à Tunis, mais elle s'était trompée, c'est ici qu'il voulait être, l'hôpital et les spécialistes ne serviraient à rien. Il n'avait donc pas de cœur? La gorge sèche, les narines palpitantes, elle l'avait alors maudit, lui, Pierre Ignorante, et chaque membre de sa famille, chacun de ses enfants, à commencer par cette petite-là, derrière lui, curieuse et effrayée.

Vous m'avez bien entendue? Tous autant que vous êtes, je vous maudis!

*

Vieille dame fragile dans son fauteuil de cuir olivâtre, Clara Ignorante a la peau qui frémit. Elle a quatre-vingt-quinze ans, mais à l'intérieur, elle est toujours cette enfant tapie dans l'ombre de son père, le sang figé et le cœur affolé. Sa sœur Titine ne se souvient pas de cette sorcière, elle était trop petite. Mais elle, elle l'a vue, elle l'a entendue maudire son père, puis la maudire, elle. Et sa vision de la vie, sa tournure d'esprit ont quelque chose à voir avec ce saisissement d'alors. Depuis, dans chaque nouveau coup du sort, Clara a vu le mauvais œil, et elle a maudit cette femme à son tour.

Alors que j'écoute les enregistrements, tout me revient: la petite croix que Clara touchait pensivement en me parlant, le chandail râpeux, la peau fine et bleutée, les rides douces, les cheveux flous parfaitement figés, les taches de vieillesse qui marbrent ses mains, les doigts un peu tordus, les lunettes avec une monture fine, presque sans consistance. Et puis ce tremblement du menton, du visage tout entier, infime et pourtant si troublant.

La vieille dame s'était posée avec une délicatesse d'oiseau sur le coussin moelleux. Regard incertain, visage parfaitement fermé, une main posée sur chacune de ses cuisses. Un châle noir l'enveloppait comme un plumage dégarni. Je m'étais installée sur le canapé face à elle et j'avais posé mon appareil enregistreur sur la table basse du salon. Autour de nous, des vases de porcelaine sous des napperons de dentelle, un bouquet de fleurs séchées, une bougie dorée. Au mur derrière elle, une peinture dans un cadre ancien. Dans l'air, des relents d'encaustique et d'eau de javel se mêlant au parfum des bâtonnets figés dans un flacon posé sur la table. Les résidents s'étaient retirés dans leur chambre pour la sieste et tout était parfaitement silencieux.

Ce jour de mars 2022, j'avais passé deux heures avec Clara, puis j'avais éteint mon enregistreur, rangé ma trousse et mon carnet et je m'étais levée pour partir. Elle m'avait raccompagnée de son pas traînant, rajustant machinalement son châle. Les autres pensionnaires s'étaient réveillés. Dans les couloirs, ils déambulaient avec lenteur, chacun se dirigeant à pas feutrés vers son fauteuil habituel. Cette fois-là, je n'avais pas pris la vieille dame dans mes bras, mais je lui avais promis de revenir. Elle avait refermé doucement la porte derrière moi.

Je me rappelle l'eau qui ruisselle sur la vitre derrière le fauteuil de cuir. J'entends sa respiration, erratique, qui ne trouve pas sa place dans ce tambourinement mat. Elle me dit qu'elle aime cette pluie normande avec laquelle ont grandi ses trois fils, tous nés en Tunisie. Mes questions, précises, courtes, la plongent dans un passé douloureux et sucré, font resurgir des événements depuis longtemps oubliés. Concentrée, elle brûle les étapes de sa vie, digresse, va à l'essentiel, hésite, réfléchit un instant puis déroule le fil de ses souvenirs.

J'arrête l'enregistrement et je repars en arrière.

Et quand mon père a été retrouvé sur sa paillasse, dans la cellule de sa prison, il a bien fallu se rendre à l'évidence: lui non plus n'était pas mort de vieillesse. Il avait quarante-cinq ans. On l'avait empoisonné. Comme les moutons, comme Lola, comme Pierrot.

Je revois le brouillard dans les yeux de Clara, ses mains aux doigts tordus, immobiles sur les accoudoirs.

Elle est passée en quelques minutes à peine de sa naissance à la fin tragique de son père, avec pour seuls événements notables la mort de la chienne Lola, des moutons et du petit frère. Des faits qu'elle évoque avec le même effroi, comme s'ils avaient tous la même valeur, comme si une entité étrange les réunissait.

Un long moment s'écoule avant que je ne puisse reprendre la parole pour poser une nouvelle question. Clara parle et ne s'arrête plus. Alors que mes doigts pianotent sur le clavier au rythme de sa voix, je sens qu'en elle, un changement s'est opéré. Elle veut en découdre avec le passé, avec l'infamie, l'injustice, elle aime l'idée que des coupables soient désignés et que, peut-être, toutes ces morts prématurées ne restent pas parfaitement impunies. Elle sent, à mon écoute attentive et à mon regard

ancré dans le sien, que son récit est digne d'intérêt, qu'il mérite d'être entendu. Elle en tire une force nouvelle qui efface sa méfiance première.

J'aime faire ça : comprendre comment une vie peut basculer. Repérer les points de rupture, les moments où le cours des choses vacille, puis bifurque dans une direction ou dans une autre. Choisir un sujet et le déployer, fouiller, m'efforcer de retrouver les couleurs, les odeurs, les ramifications. Je suis biographe anonyme pour des gens qui le sont tout autant. J'étais venue dans cet établissement mener des entretiens avec un monsieur centenaire dont la petite-fille m'avait demandé de recueillir les souvenirs. Avant de nous quitter, nous avons bu un thé, accompagné de petits gâteaux que j'avais apportés. Clara était arrivée, s'était assise à nos côtés. Elle m'avait demandé la raison de ma présence dans ce salon, avait écouté ma réponse avec étonnement, puis elle avait affirmé : « Ma vie à moi n'intéresse plus personne. » J'étais repartie infiniment triste. Rapidement, je n'avais plus eu qu'une idée en tête : m'intéresser à la vie de Clara.

On se retrouve sur le même port

Le père de ma mère est le premier à être arrivé en Tunisie. C'était en 1908. Il était avec sa femme, ma grand-mère, celle qu'on appelait la Nonna. Lui, je ne l'ai jamais connu, mais la Nonna, je passais beaucoup de temps avec elle. Elle venait aider ma mère à la maison tous les jours. C'était une femme douce, mais qui savait ce qu'elle voulait. Une travailleuse, une courageuse. Je ne l'ai jamais entendue se plaindre. Ils s'étaient mariés chez eux, là-bas en Sicile. Quand elle me le racontait, elle me montrait toujours son alliance: un anneau en cuivre fondu à partir d'une pièce de monnaie. Elle en était fière, de cette alliance de pacotille. Elle l'a emportée jusque dans la mort. Jamais elle ne l'a quittée. Elle et mon grand-père venaient d'une ville dont le nom m'a toujours semblé merveilleux quand c'était elle qui le prononçait: Caltanissetta.

La Nonna connaissait déjà la Tunisie. Petite, elle en avait entendu parler comme d'un jardin d'Éden, un pays où la nourriture était abondante, où l'argent ne manquait pas, où tout était facile. Dans son Caltanissetta pouilleux, la vie était dure. Autour d'eux, la pauvreté était partout. On lui avait expliqué qu'avant, l'Italie, la Sicile et la Tunisie formaient un même bloc de terre, que tout ça se rejoignait au départ, que c'était scientifiquement prouvé. Elle me racontait que la mer était venue séparer les morceaux après, mais qu'en réalité, c'était la même chose. Pour elle, la Tunisie avait toujours été italienne. Évidemment, elle était au

courant pour les Français, pour le protectorat. Elle ne savait pas lire, mais elle n'était pas inculte. La Tunisie, c'était comme une autre Italie pour la Nonna.

Elle et son mari n'étaient pas arrivés seuls, d'autres Siciliens les accompagnaient, des voisins, des amis, des cousins, des inconnus. Et une fois de l'autre côté, ils avaient retrouvé encore des Italiens. Des traîne-misère comme eux. Les Français et les Tunisiens avaient signé leur traité depuis presque trente ans, la Tunisie était soi-disant française, mais partout, on voyait des Italiens. La Nonna me l'a dit souvent : les premiers, c'étaient nous, les Italiens. Les Français ont commencé à être plus nombreux seulement quand ils ont accordé la nationalité française aux gens comme elle. La Nonna trouvait ça drôle. Elle était fière d'être italienne, fière de son nom italien Agostina Rubino. Les traîtres, elle les appelait carne venduta, de la viande vendue.

Mes grands-parents paternels aussi venaient de Sicile. Lui non plus je ne l'ai jamais vu. Il était allé rejoindre sa fille, la sœur de mon père, en Amérique, avant ma naissance. Et alors que j'étais encore enfant, ma grand-mère était, de son côté, partie vivre à Tripoli. Eux aussi, ils avaient débarqué sans un sou, la même misère que la Nonna et son mari. C'est une fois en Tunisie qu'ils ont commencé à accumuler de l'argent, à pouvoir en mettre de côté même. Ils ont travaillé comme des bagnards et leur situation est devenue plus vivable, confortable même.

Mes parents sont nés à Grombalia. La Sicile était partout dans leur sang, dans leur voix, dans leur nourriture, mais ce n'était pas leur pays de naissance. Je n'ai jamais entendu personne appeler mon père Pietro, le nom que ses parents lui avaient donné. Tout le monde a toujours dit Pierre.

*

Caltanissetta, au début du vingtième siècle, n'avait rien à offrir aux crève-la-faim. Un jour, comme tant d'autres avant eux, les grands-parents de Clara avaient pris quelques sacs et étaient partis pour la côte, Licata, San Leone, Marsala, Palerme, qui sait? Un bateau était là, plusieurs même. Misérables, habillés comme la veille, les ongles sales et la peau rêche, ils s'étaient serrés contre des femmes enceintes, des gaillards encore adolescents et des plus vieux, tous malmenés par les eaux troublées. Des nouveau-nés hurlaient, des hommes pourtant costauds rendaient la bile de leur estomac, quelques femmes aussi, et des enfants, doucement, pleuraient. L'embarcation n'avait pas coulé, les passagers n'avaient pas sombré et un port les avait accueillis. Ils avaient fini par atteindre leur but, à quelque trois cents kilomètres à l'ouest: Tunis.

Les heures d'attente sur le quai, les colis que l'on charge en silence, le tohu-bohu feutré de la nuit, le roulis qui fait remonter l'estomac jusque dans la gorge, l'attente d'on ne sait quoi, au départ le sentiment d'excitation mêlé de peur, et ensuite, le soulagement angoissé à l'arrivée sur la terre tunisienne, le tampon qui vient sceller un destin, la tranche de pain que l'on s'autorise à sortir du torchon, le morceau de fromage qu'il faut mâcher lentement, l'attente encore, au milieu d'autres ombres chétives qui vous ressemblent et dont pourtant l'odeur, la crasse vous incommodent. On peut imaginer ce qu'est un trajet comme celui-ci, une décision comme celle-là, mais les images qui viennent sont presque transparentes, sans chair, aseptisées. Tout quitter, partir, recommencer. Souffrir pour ça s'il le faut. Non, on n'imagine pas.

Les grands-parents de Clara, à peine mariés, avaient trouvé ce courage que leurs parents n'avaient pas eu. Étaient-ils partis résignés et contrits ou sereins et pleins

d'espoirs? Avaient-ils accepté la peur ou béni l'incertitude d'une vie meilleure? On les imagine la veille du départ, se rendant une dernière fois à la cathédrale de Caltanissetta pour y allumer chacun un cierge. On les voit, les cheveux bien peignés, les paupières basses devant le tremblant de la flamme, ne sachant quoi espérer, concentrant toutes leurs forces dans une prière plus fiévreuse qu'à l'accoutumée.

D'autres, en Italie et en France, plaçaient alors leur argent dans les colonies, venaient en villégiature passer l'hiver dans leur domaine tunisien, se réjouissant des perspectives offertes par une Afrique dont ils allaient pouvoir exploiter chaque grain de sable.

Agostina, anneau de cuivre au doigt, n'avait pas d'économies à faire fructifier, pas même idée de ce que pouvait être une villégiature. Pour elle, pour son jeune époux comme pour leurs voisins, cousins et amis de Sicile, la Tunisie était une promesse, mais il était plutôt question de manier la pelle et de remuer le goudron, de lancer des filets de pêche et de les rapiécer, de travailler dans les mines, et, à la force des poignets, de faire émerger des villes, des chemins de fer, de bâtir des écoles. Des milliers d'Italiens avant eux et des milliers après, pendant des décennies, traversèrent la mer pour se présenter à l'embauche sur l'autre rive. Ils étaient volontaires, vigoureux, et l'argent qu'on leur proposait avait le goût de l'inédit. Jamais ils n'en auraient imaginé la couleur sur leur île de poisse et d'indigence, dans les villes et les campagnes de leur botte mousarde. À Hammam Lif, Tunis, comme à Grombalia, un possible se dessinait. Le pourtour en était flou, la forme indistincte, mais quelque chose devenait pensable.

Il y avait là-bas beaucoup à faire, dans les usines, dans les champs, et toutes les bonnes âmes étaient les bienvenues,

surtout celles qui n'avaient pas peur de trimer. C'était le cas des Italiens. Ils avaient des connaissances agricoles précieuses, savaient coudre, cuisiner, tanner, battre le fer, arrondir le dos. Alors dans un certain sens, ils étaient attendus. On avait besoin de gens comme eux.

Peu à peu, ils s'étaient installés, avaient tissé une toile joliment dentelée, fragile en apparence, mais en réalité d'une incroyable robustesse. D'abord quelques associations, des organismes, des journaux, et puis une chambre de commerce, une banque, des cinémas et des théâtres, des écoles, des hôpitaux... Mois après mois, hommes et femmes d'Italie avaient imprimé leur marque dans la terre tunisienne. Italie et Tunisie avaient même signé des traités pour faciliter l'installation de cette population nouvelle.

On part du même endroit, on se retrouve sur le même port. De nuit, toujours. On emprunte le même chemin, la même voie navigable, et puis on se retrouve sur l'autre rive avec une infinité de possibilités pour s'installer et on choisit finalement la même destination que les autres, la même ville, le même quartier. On reste groupés, entre soi. Loin de son pays, on se recrée un quotidien identique, seule la géographie est différente. Pour les grands-parents de Clara, ce fut Grombalia.

*

Chaque nouvel entretien que j'ai eu avec le sémillant centenaire a été suivi d'un moment partagé avec Clara, mon enregistreur sur la table, mon stylo à la main. Le vieil homme restait et nous écoutait, silencieux, les yeux mi-clos, somnolant parfois. Au détour de conversations

informelles, j'ai cherché des détails, des aspérités, sans jamais bousculer Clara. Séance après séance, j'ai vu son front s'éclaircir, son visage tout entier s'illuminer. Petit à petit, le sentiment que j'avais eu au départ de lui voler son histoire s'est estompé.

Après chacune de mes visites, j'avais scrupule à la laisser seule avec ses souvenirs, mais j'avais hâte de me retrouver à mon bureau pour combler les vides, pallier les manques, donner chair aux noms évoqués. Peu à peu, j'ai rapiécé la dentelle de ses souvenirs, j'ai collecté des informations, des faits, des dates, des chiffres. Je me suis nourrie d'autres récits. Petit à petit, j'ai reconstitué la Tunisie de son enfance.

Une voix sort de mon ordinateur, un long monologue issu d'une archive des Actualités françaises. Sur l'écran, l'image est en noir et blanc. Elle montre un homme jeune en gandoura blanche et un autre plus âgé, barbe fournie, vêtu d'un gilet brodé et d'un pantalon bouffant. Tous deux ont une chéchia sur la tête. Derrière, Tunis s'étend à l'infini. La musique est enlevée, violons printaniers, accents romantiques, trompettes triomphantes. La voix est sentencieuse, avec ce ton désuet des années cinquante, elle est un peu aiguë, précieuse même, et pourtant virile. Il y a de la tragédie dans cette voix-là – trémolos vibrants, fins de phrases appuyées, liaisons depuis longtemps oubliées. Le texte est ciselé, chaque mot ayant été soupesé avec soin, péremptoire comme une leçon bien apprise. La voix va nous expliquer, les images vont nous montrer. Tunis. Les palmiers sont aussi hauts que les immeubles. L'avenue est propre, grande. S'y promènent des gens habillés à l'euro péenne : des vêtements de belle facture,

chemisettes claires et pantalons remontant au-dessus du nombril pour les hommes, robes légères, fleuries, vaporeuses ou noires ajustées pour les femmes. Un tramway passe. À côté, quelques voitures. On peut admirer la modernité dans toute sa douceur. Puis la caméra nous emmène vers l'une des portes de la ville, sous les arcades ombragées, nous offre une perspective sur la mosquée, son minaret, sa coupole. Pittoresque. Des notes de piano tressautent à côté du violon, on distingue même un filet de flûte. La voix est admirative, elle insiste sur certains mots, se gargarise d'autres.

On quitte Tunis, on passe à Sfax, des remparts magnifiques, des portes élégantes. Des lettres romaines sont inscrites dans la pierre, au plus profond des murs. Et vous n'avez pas tout vu. Voici deux cartes: la Tunisie au temps des Romains, puis au temps des Arabes. Vertigineux: les villes ont disparu pendant les dynasties arabes! Les images défilent pour montrer cette réalité: à part les ruines romaines, il n'y a rien dans ce pays.

On comprend l'idée générale, on voit où elle veut en venir, cette voix d'outre-tombe. Il y a très longtemps, il y a eu sur cette terre de nobles conquérants, qui, par leur intelligence, leur savoir-faire, leur volonté, ont fait des miracles, ensuite il y a eu les Arabes, qui n'ont rien su faire, pas même entretenir ce qui existait. Et puis il y a eu le traité du Bardo, qui a placé la Tunisie sous la protection de la France. La France que motivait un désir d'expansion insatiable, une volonté de déborder de ses frontières, de s'étaler, d'imposer sa façon de voir, sa manière de faire, ses hommes, de colorier sur une carte du monde, peu à peu, les zones conquises. Les Antilles, l'Acadie, le Canada, la Floride, des comptoirs aux Indes, une île au Sénégal – puis le Sénégal tout entier –, le

Gabon, l'Algérie, la Cochinchine et le Cambodge, l'Indochine, et donc la Tunisie.

Pour peupler son nouveau petit morceau de territoire, la France y installe des milliers de fonctionnaires attirés par l'exotisme, la nouveauté, une paye substantielle. Ils arrivent par centaines, deviennent policiers, propriétaires terriens, commerçants. Il faut des gens civilisés pour cadrer cet ensemble que l'on veut harmonieux. Mais les Italiens restent plus nombreux. Ils ne sont pas les seuls : les Maltais, les Espagnols, les Grecs, continuent à affluer. Plusieurs populations apprennent à cohabiter, vivant de la naissance à la mort selon les rites et habitudes du pays de leurs ancêtres, ne renonçant à aucune de leurs traditions, tissant des liens cordiaux mais ne fréquentant pas les mêmes lieux. Un malentendu terrible s'installe alors : on fait croire à ces gens que la Tunisie est à eux, pleinement, complètement, et à jamais.

Les cafés maures ferment. On ouvre des établissements plus élégants, dans lesquels les hommes, mais aussi les femmes, peuvent lire le journal comme à Paris ou à Rome. Dans le quartier européen de Tunis, on construit des églises, on ouvre des hôtels de qualité, des commerces modernes, des théâtres, un cinéma, un casino même. Certains Italiens, les années passant, deviennent médecins, comptables, notables ! Et pour les moins instruits, si le quotidien reste laborieux, l'argent commence à venir enfler les poches, et bien que chiche, il reste toujours supérieur à ce que gagnent les colonisés. Et même bien supérieur, trois fois, peut-être quatre.

Cet état de fait inouï suscite un espoir fou, consolidé encore par une constatation indéniable : tout – le style vestimentaire, la religion, la nourriture – rapproche les

Italiens du colonisateur et les éloigne du musulman, de l'Arabe. Oui, c'est irréfutable : le colonisé est différent d'eux. Différent et inférieur. Chez lui, on ne retrouve aucune des habitudes siciliennes.

Dans les familles françaises de Tunisie, on porte chemise et pantalon, on fête Pâques et le 15 août, on fait baptiser les enfants. Comme chez les Italiens ! Sur un malentendu, si vous maîtrisez bien la langue, si vous savez observer les manières, adopter le bon port de tête, on peut même vous prendre, vous l'Italien, pour un Ardéchois. Vos enfants, en tout cas, parleront français et seront élevés dans l'amour de la *Marseillaise*, du 14 juillet et de la Ville Lumière. Mieux : ils sauront *écrire* le français ! Oui, si les exilés génois, napolitains et siciliens ont une certitude, c'est bien celle-ci : leur peau, leurs gestes, leurs tissus, leurs prières sont les mêmes que ceux de leur protecteur. C'est incontestable : les Italiens ressemblent aux Français. Et dans cette Tunisie du début du vingtième siècle, c'est à l'évidence un atout considérable.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Achévé avec le soutien de la bourse Brouillon d'un rêve
littéraire de la Société civile des auteurs multimédia
(Scam) et du dispositif La Culture avec la Copie privée.

© Éditions Liana Levi, 2024

Couverture : D. Hoch

Photo : © DR

Cette édition électronique du livre *Les Os noirs* d'Agnès Jésupret
a été réalisée en juillet 2024 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0948-3)

ISBN ePDF : 979-10-349-0950-6